

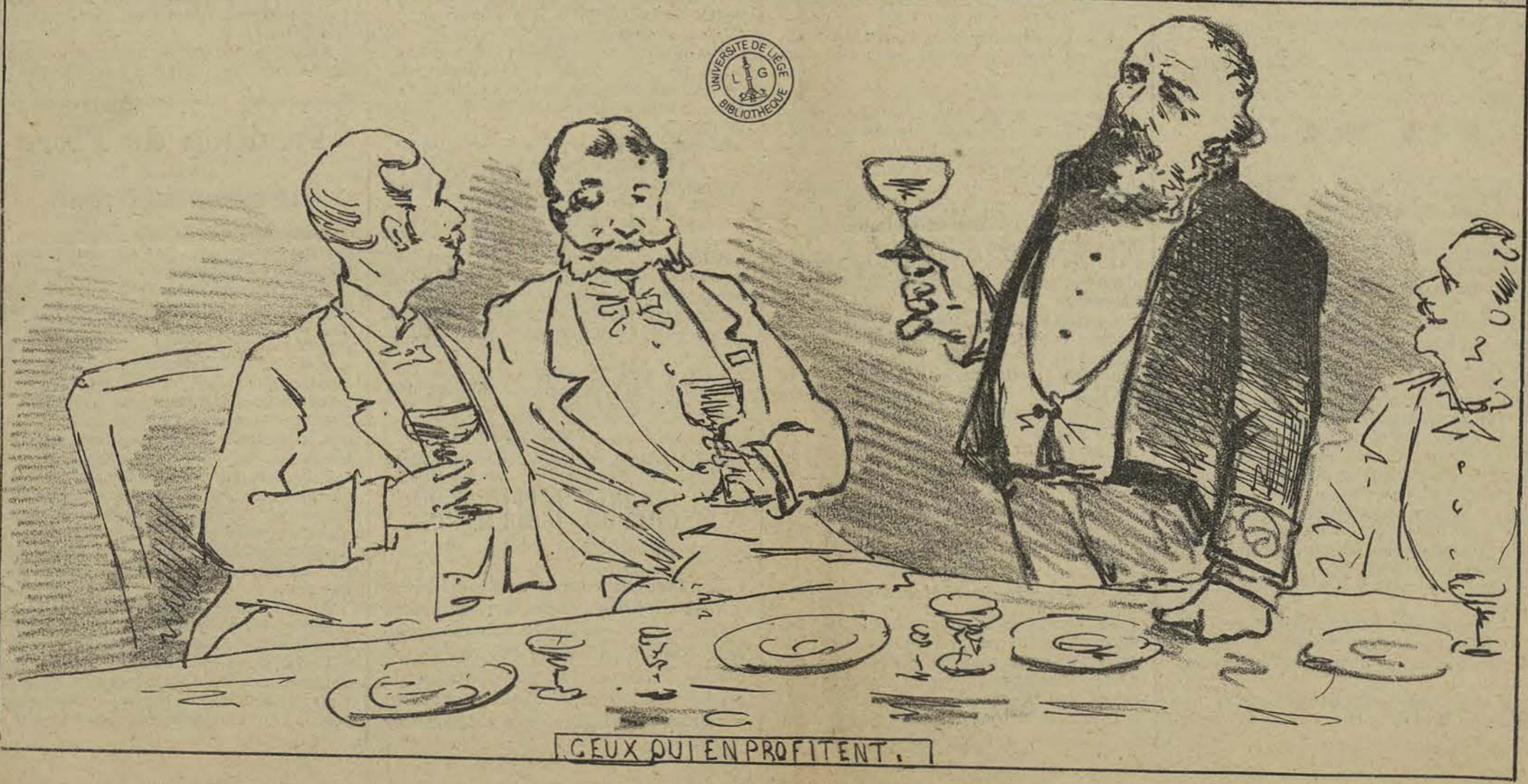
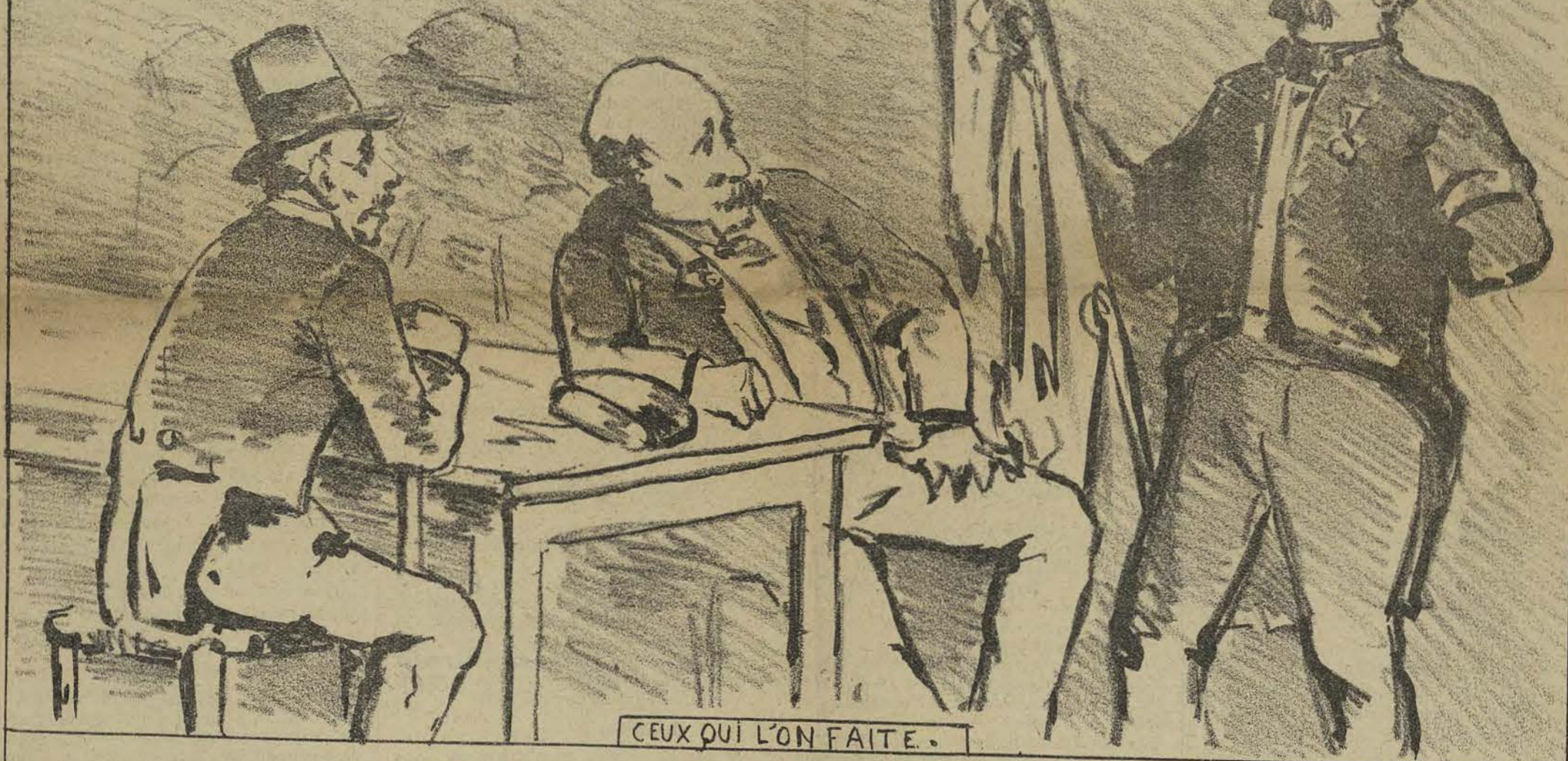
LE **FRONDEUR** LE N<sup>o</sup> 15 C<sup>MES</sup> =

ABONNEMENT UN AN (52 N<sup>os</sup>) 5 F<sup>rs</sup>

BUREAU DE LA REVUE DE LA LETTUE

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ANNIVERSAIRE DE LA REVOLUTION DE 1830



ABONNEMENTS :  
Un an . . . . fr. 5 50  
Franco par la Poste

Bureaux :  
12 - Rue de l'Étuve - 12  
A LIÈGE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

# LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :  
La ligne . . . . fr. » 25

RÉCLAMES :  
Dans le corps du Journal  
La ligne . . . . » 1 »

On traite à forfait.

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

## L'Anniversaire d'une Révolution

On est dans une salle de banquet. Une foule considérable de gardes civiques et de fonctionnaires, brodés, enrubanés et panachés, mangent ferme et boivent mieux encore.

Tout à coup un grand silence se fait. Un monsieur plus doré encore que les autres s'est levé.

C'est le ministre de l'intérieur. Il prend son verre et la parole.

Je bois, messieurs, dit-il d'un ton solennel, je bois au roi, fidèle gardien de cette constitution que l'Europe nous envie et qui nous a valu cinquante années de bonheur et de prospérité; je bois à la patrie libre et indépendante, pour laquelle la garde civique comme nous serait prête à verser son sang... (tonnerre d'applaudissements).

Tiens, dit seulement un grincheux, le ministre n'a oublié que les volontaires qui se sont battus en 1830 pour nous donner toutes ces choses dont il parle.

— Bah, répond un gros marchand de cacicot, — dont le ventre redondant emprisonné dans une tunique de capitaine de garde civique, trahit des opinions conservatrices — c'était de la crapule?

Il pleut. Une cinquantaine de vieillards, dont quelques-uns en uniforme, se pressent autour d'un monument funéraire. Et tandis que la pluie tombe, lourdement, tristement, un des vieux parle :

« Oui, mes frères, s'écrie-t-il d'une voix vibrante, aujourd'hui que la révolution est faite, aujourd'hui que tout danger est passé, ceux qui occupent les places bien rétribuées, ceux qui sans nous ne seraient rien, nous dédaignent et nous méprisent ! Nous avons risqué notre vie — et l'on nous a oubliés après la victoire. D'autres n'ont rien risqué, et ceux-là se partagent les places, les honneurs, pendant qu'on nous abandonne au désespoir et à la faim. »

Et les pauvres vieux, pâles d'indignation, les yeux pleins de larmes, jettent tristement des fleurs sur la tombe de leurs anciens compagnons d'armes.

Et voilà comment se font les révolutions. Les uns se battent, risquent leur vie et leur fortune — puis meurent de faim. D'autres attendent, avant de se prononcer, que le vainqueur soit connu, puis profitent de l'héroïsme des autres. Simple et pratique.

CLAPETTE.

## PINCÉ

De Fleurs-sur-Mer à la première station du chemin de fer du Nord, il y a bien une vingtaine de kilomètres; aussi cette plage charmante encore à peu près inconnue possède-t-elle deux spécimens de ces antiques instruments de torture appelés diligences.

L'un des véhicules part lorsque l'autre arrive, ils font tous deux incessamment la navette sur la grande route de Fleurs au chemin de fer du Nord. Aujourd'hui la saison touche à sa fin, une des diligences arrive vide et l'autre part complètement bondée.

C'est dans cette dernière que prit place le jeune Oscar Folichet, un aimable viveur dont les bonnes fortunes ont plus d'une fois défrayé la chronique scandaleuse.

Parmi les personnes qui se trouvaient dans la voiture, Oscar distingua tout d'abord une jeune femme ravissante qu'il se sentit tout de suite disposé à aimer, bien qu'elle fut escortée d'un être grognon, vieux et désagréable, qui avait toutes les allures d'un mari.

— Pauvre petite femme sacrifiée, se disait-il, mariée à un bonhomme qui a plus du double de son âge... si je pouvais la consoler !

Il s'en voulait d'avoir passé toute une saison au bord de la mer sans avoir remar-

qué cette délicieuse jeune femme; mais peut-être ne l'avait-il point rencontrée.

Fleurs-sur-Mer est composé d'une grande quantité de petits chalets perdus dans un bois de sapins qui domine la mer; on y vit très retiré et en famille.

Il se promit en tout cas de rattraper le temps perdu; si elle habitait Paris comme il en avait la conviction, l'infortune du mari ne faisait plus de doute.

Il se mit aussitôt à faire une cour discrète à la jeune femme, la regardant très tendrement, épiant ses moindres gestes; il s'aperçut que ses yeux étaient charmants et d'une douceur infinie, et comme il était juste en face d'elle, il sut très vite qu'elle avait la cheville fine et la jambe irréprochable.

Ces diverses constatations ne firent qu'exciter la passion naissante du jeune homme, qui devint plus audacieux, tenant à peine compte de la présence du vieux mari qui, à vrai dire, somnolait doucement, balançant en cadence sa tête de gauche et de droite, à chaque cahot du piteux véhicule.

Oscar trouva cet homme très laid et il ne douta plus d'une prochaine victoire. D'autant mieux que ses œillades passionnées ne semblaient pas déplaire à la jolie femme.

Au milieu de la route se trouve un relais; tous les voyageurs en profitèrent pour descendre se dégourdir un peu les jambes.

Oscar fut assez heureux pour offrir la main à la charmante, afin de l'aider à sortir de la voiture; mais au moment où elle posait le pied sur le marchepied elle glissa et, sans Oscar, qui la reçut dans ses bras, elle eût roulé à terre.

Elle s'excusa de cet accident et demanda avec intérêt au jeune homme si elle lui avait fait mal.

— Oh! madame, dit Oscar rouge de plaisir.

Le vieux mari ne s'aperçut point de la chute ni du sauvetage, il était occupé à regarder un canard qui lui semblait d'une taille extraordinaire, bien qu'Oscar le trouvât parfaitement semblable aux autres individus de son espèce.

— Voilà un animal de mari qui aura bien mérité son sort, pensa le jeune homme.

Et, comme la jolie femme avait manifesté le désir d'aller se rafraîchir, il lui offrit galamment le bras, laissant là le mari en train de soupeser son canard.

Malheureusement la salle commune était pleine de voyageurs, et Oscar, dépité, dut rester debout pendant que la jeune femme grignotait un biscuit en buvant un verre de malaga.

Son tête-à-tête était absolument raté, il avait espéré profiter de l'occasion pour être très hardi et c'est à peine s'il osa demander timidement à sa campagne en la reconduisant à la voiture :

— Vous habitez Paris, Madame ?

— Oui, Monsieur.

Elle reprit la place qu'elle occupait précédemment et le jeune homme s'assit devant elle, un peu consolé depuis qu'il savait qu'elle demeurait à Paris.

Seulement il fallait savoir son adresse. Il ne pouvait la lui demander, c'était un secret qu'il fallait surprendre.

Il essaya bien de faire causer le mari, mais cet être désagréable avait repris son éternel somme.

— Quelle marmotte que cet homme ! pensa Oscar; pauvre petite femme sacrifiée, comme elle doit avoir une existence agréable ! Mais cela va changer, il faut que ça change.

Il commença une conversation avec la jeune femme, une de ces conversations banales qui ne sont qu'un prétexte, et au cours de laquelle les yeux seuls disent quelque chose d'intéressant.

Lorsqu'ils arrivèrent à la station, ils bavardaient déjà comme deux vieilles connaissances.

Le mari descendit pour s'occuper des bagages, Oscar en fit autant, et comme le bonhomme pestait contre les formalités du chemin de fer, il offrit gracieusement de prendre les deux places avec la sienne et de faire enregistrer les malles.

On accepta.

Oscar avait son plan, il prit trois premières pour Paris et se fit désigner les caisses.

Ce fut la jeune femme qui vint elle-même les lui indiquer, et Oscar lut avec une joie indicible sur les deux malles l'adresse suivante :

M. Groboun, boulevard Haussmann, 94 ter.

Le voyage se fit très gaiement, car l'amoureux, grâce aux trois billets qu'il avait en sa possession, avait pu se glisser dans le même compartiment que la jolie femme et son affreux époux.

Il trouva le moyen de lier un peu connais-

sance avec le mari qui s'abstenait cette fois de dormir.

La première chose que doit faire un séducteur étant de devenir l'ami du mari, Oscar dressa ses batteries en conséquence, si bien qu'on ne tarda pas à l'inviter à venir sans cérémonie un jour ou l'autre.

Il n'eut garde de manquer à cette aimable invitation. La jeune femme en le voyant rougir beaucoup, Oscar en fit la remarque et en fut ravi.

— Elle m'aime, pensa-t-il.

Quant à lui, il était éperdument amoureux.

Il ne fit qu'une très courte visite, elle ne lui procura pas tout le plaisir qu'il en attendait, on causa de banalités et il trouva la jolie femme très réservée.

Cependant il ne se découragea pas, et en moins de huit jours, il devint l'inséparable du mari, il lui faisait ses courses et lui rendait de légers services, mais tout cela ne l'avancait guère, il ne faisait qu'entrevoir par hasard la jeune femme; sans doute elle rougissait chaque fois en l'apercevant, mais cette preuve d'amour platonique ne le satisfaisait pas.

Il se décida à lui écrire une lettre passionnée où il lui dépeignait son amour, et la suppliait de le partager.

Sa lettre resta sans réponse.

Enfin, n'y tenant plus, il s'arrangea pour écartier le mari et il se rendit tout droit boulevard Haussmann.

La jeune femme le reçut avec un sourire des plus engageants.

Sans perdre de temps, Oscar se jeta à ses genoux, lui parla de son amour, et la supplia de le rendre le plus heureux des hommes.

— Relevez-vous, Monsieur, dit-elle toute tremblante.

Il se leva, lui prit la taille, et l'embrassa.

Elle se débattait, comme bien on pense; le galant n'en tenait pas compte, lorsque la porte s'ouvrit et un visage sévère apparut.

— Ciel ! le mari ! se dit Oscar.

Il prit les devants et dit à cet homme vénérable qu'il avait essayé d'outrager :

— Monsieur, je suis à vos ordres.

— Très bien, jeune homme; du reste il y avait longtemps que je m'étais aperçu que vous vous aimiez.

— Ah ! vous vous étiez....

— Oui, et comme vous me plaisez je vous la donne, soyez heureux.

— Hein, vous.... vous, bégaya Oscar étourdi.

— Oui, avec deux cent mille francs de dot.

— Comment ça ?

— Mais, je suis bien libre de doter ma fille !

Et voilà comment ce séducteur d'Oscar fut marié. Le jour des noces, en sortant de la mairie, il n'était pas encore revenu de son ahurissement.

Une lettre de sa fiancée à une de ses amies intimes lui avait donné le mot de l'énigme. Voici un fragment de cette lettre :

Ma chérie,

Je vais me marier, ça n'a pas été sans peine. Mon père, qui a hâte de me voir un mari, m'avait emmenée à Fleurs-sur-Mer où il y en a, paraît-il, beaucoup; mais personne ne se présente. Chose extraordinaire, les jeunes gens, tout d'abord très aimables, s'en allaient lorsqu'ils apprenaient que j'étais demoiselle.

Tu penses si j'étais vexée, je m'en retournais tristement à Paris lorsque dans la diligence je me trouvai vis-à-vis d'un jeune homme qui me parut fort agréable. Lui aussi me crut mariée; ne voulant pas le mettre en fuite comme les autres, je ne l'ai pas détrompé. Ça a parfaitement réussi, il est devenu de plus en plus aimable et a fini par avouer qu'il m'aimait.

Papa était dans le secret et il est arrivé juste à propos pour déclarer que j'étais sa fille.

Tu vois, c'est très simple; par exemple j'ai eu deux ou trois moments difficiles, mais je m'en suis bien tirée.

JULES DEMOLLIENS.

## A PROPOS D'ALPHONSE

Mon Dieu que les peuples sont donc bêtes. Voilà un jeune homme, roi par hasard de naissance — et quelle naissance, juste ciel, être le fils d'Isabelle à la rose d'or — coureur de femmes par goût et amateur de grandes manœuvres par nécessité, qui passe par Bruxelles. Vite, tout le monde jette là les

habits de travail et l'on se précipite à la gare, dans toutes les rues, pour assister à l'arrivée de ce roi du pays des castagnettes. On a vu des gens, très paisibles et même un peu poltrons, se jeter presque sous les pieds des chevaux, pour entrevoir la binette — pas jolie du tout, d'ailleurs — du jeune escrimeur qui s'appliqua, avec tant d'art, à bien se pénétrer de tous les principes de la canne royale — dont sa non moins royale épouse eut, plus d'une fois, l'occasion de sentir les effets.

Il faut avouer que nous sommes encore bien loin de la sagesse et de la raison. Les hommes sont toujours de grands enfants, pour qui les flonflons et les panaches ont un attrait irrésistible.

Un monsieur très ordinaire passe. Seulement, ce monsieur est roi quelque part et voilà tout le monde en l'air.

Il est vrai que les gouvernements ont joliment donné l'exemple.

En Belgique, notamment, on a paru mettre une certaine affectation à cribler d'honneurs militaires et autres le souverain espagnol. Jamais pareille quantité de troupes, de musiques, de hauts fonctionnaires ne fut mise en branle pour recevoir un homme. La garde-civique, elle-même, a donné. Oui, la garde-civique — qui n'a pas cru devoir, le 23 septembre, accompagner, jusqu'à la Place des Martyrs, les débris des volontaires de 1830, allant déposer des couronnes sur la tombe de leurs frères morts pour la patrie — la garde-civique a fait la haie sur le passage du fruit de la chaste Isabelle !

Et dire que toutes ces fêtes, toutes ces réceptions, vont encore coûter au pays une forte liasse de billets de mille, alors que sous prétexte de déficit, on a frappé dernièrement la classe ouvrière de lourds impôts de consommation.

Et pendant que l'on sature de musique, d'acclamations et d'illuminations ce jeune roi qui n'a que le mérite d'être sorti de la rose d'or — et d'une façon bien inconsciente encore — une foule de pauvres diables qui travaillent, du matin au soir, pour gagner trois francs, se demandent comment ils feront, cet hiver, pour empêcher leurs mioches de mourir de froid.

En vérité, je vous le dis, mes enfants : que les peuples sont donc bêtes !

CLAPETTE.

Tous les Liégeois qui, mardi dernier, se sont rendus à Chênée, ont constaté avec peine que les deux perches téléphoniques plantées jadis par Ziane, continuent à gêner déplorablement l'admirable perspective de la rue Grétry.

Allons, voyons Renier, un bon mouvement, dépêchez-vous et déperchez-vous !

## Pavillon de Flore

LES MOUSQUETAIRES AU COUVET

Mousquetaire ! le joli vocable — et comme il vous a je ne sais quelle allure crâne, coquette, héroïque.

Mousquetaire ! Par la seule magie de cette mystérieuse concordance du mot avec l'idée qu'il exprime, voilà représenté l'intrépide et joyeux soldat de fortune, plumet au feutre et poing sur la hanche, aussi redoutable aux hommes que galant envers les femmes — galant à la française, parfois même à la hussarde — aimant d'un égal amour le cliquetis des armes entre-choquées dans l'affolement des mêlées et cet autre champ de bataille, moins bruyant sinon non glorieux, où l'on se triomphe point toujours non plus sans verser de sang. Des lions, ces Mousquetaires, mais des lions poudrés qui tire-bouchonnent leur crinière et se mirent dans leur miroir avant le combat — pour se faire une tête.

A parler franc, les deux héros de l'opéra-comique de Varney ne se rapportent qu'assez imparfaitement à cette portraiture.

Ils ont, il est vrai, la cranière, l'audace, l'entregent de vrais Mousquetaires. Mais les pauvrets semblent bien bas des doudons de rencontre et tout disposés à céder sans bar-

guigner leur fonds de bonnes fortunes. Et par dessus le marché, leurs moustaches en crocs, ces irrésistibles moustaches qui poignardaient jadis le ciel et n'égratignaient même plus aujourd'hui les contrats matrimoniaux déposés le long des châteaux et des chaumières.

A peine, de temps à autre, M. de Brissac — fallait-il, mon Dieu! qu'il s'appelât Narcisse? baise-t-il au cou l'accorte et si avenante Simone. Par habitude, sans doute. Aussi bien Gontran de Solanges — son ami, son frère — lui donne-t-il bon exemple. Ce Gontran est amoureux, follement amoureux, — et non pour... l'autre motif bien entendu — d'une jeune pensionnaire des Ursulines, Marie de Pont-Courbay, parente de Richelieu.

Un affreux nuage noir ne pouvait manquer de sillonner cet azur. Sinon M. Varney n'eût pu écrire une partition qui lui a valu, probablement, un hôtel, avenue de Villiers.

Voici l'anicroche obligée: par ordre du cardinal, l'intéressante Marie doit prendre le voile dans deux jours. « C'est la politique du grand cardinal. » Mince, alors!

Gontran, en tendre ramier, se désole et appelle à son aide les promontoires et les archipels. Brissac seul se présente. « Il faut à tout prix s'introduire dans le béguinage » dit ce fidus Achate. « Comment? » Le subterfuge est trouvé. Deux capucins se sont présentés dans l'auberge où Gontran et Narcisse prennent, quotidiennement, des tripes à la mode de Caen. Se saisir des frocs des révérends et se glisser, au moyen de ce déguisement, dans la bergerie, fut, pour ces loupes, bien intentionnés d'ailleurs, l'affaire de deux tours de mains.

Cette intrusion donne lieu, on le comprend, à des scènes — fort drôles en vérité — qui font pâmer les auditeurs à ventre déboutonné et à jambes rebindaines. Et, particulièrement, à la fin du 2<sup>me</sup> acte, un sermon bouffe préché (au grand scandale des nonnettes) par Brissac, légèrement aviné.

Cette pointe de vin — le clou de l'acte — en fixe le succès sans conteste.

D'un bout à l'autre, du reste, il est charmant. Quoi de plus souriant et de plus frais que l'essai de ces mutines pensionnaires, à l'uniforme de laine blanche, à la pèlerine d'un bleu tendre de turquoise? Elles vont, viennent, partent, et reviennent à travers les scènes — comme disparaîtraient et réapparaîtraient tour à tour, dans une symphonie haute en couleur, une simple phrase, exquise et riieuse, pleine d'un souffle printanier.

Tous les costumes, au reste, sont également très pimpants et les décors qui les encadrent ont été spécialement brossés par M. Lemaître et lui font honneur. Quant à la mise en scène, fort soignée, elle témoigne du goût et des soins de M. Desclos.

L'interprétation de l'œuvre de M. Varney est — dans son ensemble — on ne peut plus satisfaisante. Tous les artistes du Pavillon rivalisent de zèle, de bonne volonté et de talent; tous ont droit à des éloges que, certes, nous ne leur marchanderons pas. Cette déclaration nous permettra plus aisément de chercher noise à quelques-uns d'entre eux sur des questions de détails.

M<sup>me</sup> Régine remplit le rôle de Simone avec une verve de bon aloi, tempérée par beaucoup de tenue et une correction qui est la qualité dominante de cette méritante artiste. On l'écoute avec un vif plaisir, en dépit d'une voix tantôt faiblote, tantôt pointue. Elle réussit, du reste, à force d'art et d'intelligence, à racheter ces déficiences. C'est une charmante. Elle détaille avec brio, au 1<sup>er</sup> acte, la ronde du beau Mousquetaire: *S'il est un joli régiment*, et se fait applaudir dans la villanelle: *Quel plaisir c'est à la brune ainsi que dans la quintuette: Prenons l'échelle*.

Marie de Pont-Courbay c'est Madame Mousseron, une nouvelle venue qui a de la voix et s'en sert habilement dans le seul morceau où on puisse l'apprécier, la romance du 2<sup>me</sup>: *Mon Dieu, de mon âme incertaine*. Mais que de froideur et quelle impassibilité, madame. Gontran, mon ami, animez cette Galatée, je vous prie.

Je vous présente, en la personne de M<sup>lle</sup> Dintzer, la plus endiablée et la plus curieuse des pensionnaires. Cependant, à l'entendre, elle ne l'est point du tout, curieuse. Et elle plaide si gentiment sa cause, en quelques couplets, qu'il y aurait mauvaise grâce à se montrer incrédule.

Je me plais à reconnaître beaucoup de talent à M. Villard. De l'aisance en scène, un organe souple, moelleux, sympathique; bref, une foule de perfections. Mais, s'il me permettait de lui donner un conseil, je l'engagerais à charger moins le rôle de Brissac. Il y a une limite qu'il ne faut point dépasser sous peine de tomber dans la trivialité et la bouffonnerie. Cette borne extrême, M. Villard l'a franchie parfois. A notre avis, la scène de l'ivresse est encore trop accentuée, bien que le ton ait singulièrement baissé depuis la première. Cela dit, convenons, en toute justice, qu'il chante de plaisante façon le *Menu du déjeuner* que ses hôtesse lui ont offert: « Ah! quel déjeuner j'ai fait » et qu'il mérite en tous points les bravos qui saluent chaque soir l'étrange sermon adressé aux élèves de sœur Opportune.

M. Urbain, dans le rôle langoureux de Gontran, fait ce qu'il peut pour être sentimental. La chose n'est pas toujours facile car elle est opposée, ce me semble, au tempérament de cet artiste. Il dit, néanmoins, avec un sentiment très juste la romance: *Il serait vrai! ce fut un songe*.

M. Victor, ce vaillant, est excellent, en

tant que comédien dans la peau de l'abbé Bridai... a... ai... ai... ne.

Avec des éléments aussi convenables, il n'est pas étonnant qu'il y ait foule chaque soir au Pavillon. Combien de fois les *Mousquetaires* verront-ils le feu de la rampe? Nul ne saurait le prédire. Dans tous les cas, ce ne sera pas M. Ruth qui dira: Que l'attente est cruelle!

X.

## Insolence de parvenu!

Le bon, l'excellent *Journal gaga* s'est encore distingué cette semaine. Avec son insolence de parvenu, il s'est donné le genre de parler d'un ton dédaigneux des journaux qui n'ont pas cet honneur suprême de se vendre au prix de 15 centimes le numéro.

C'est à propos de la prochaine arrivée du roi d'Espagne à Paris que le *Journal de Liège* a eu l'occasion de faire montre de sa morgue bourgeoise.

« Comment veut-on, disait cet excellent gaga, que le roi d'Espagne et tous les Espagnols soient bien disposés pour la France, quand ils lisent, non pas dans les petits journaux à un sou, mais... »

Les petits journaux à un sou! Quel chic, messeigneurs! Voyez-vous ce bon vieux gaga, qui ne sait travailler qu'à coup de ciseaux, parler de la sorte de ses confrères! C'est vraiment trop d'outrecuidance!

Il est vrai que le pauvre vieux, ignorant absolument ce que peut être la littérature, ne peut probablement attribuer à tous les travaux de l'esprit qu'une valeur marchande.

Dire « telle chose est bien écrite » est au-dessus de ses moyens, mais dire « tel journal se vend dix centimes, tel autre quinze, un troisième cinq, donc le dernier est le plus mauvais et le second le meilleur » à la bonne heure, c'est bien là l'appréciation que l'on doit attendre de ces éminents écrivains du *Journal*.

En effet, épiciers jusqu'au bout des doigts, il est clair qu'ils doivent peser les talents comme les épiciers pèsent le sucre. Plus il y a du poids, plus ça vaut. Or, un journal à 15 est plus lourd, coûte plus qu'un journal à un sou, ergo le journal à un sou n'arrive pas à la cheville du journal à 15 centimes. C'est bien là la seule base d'appréciation admise par messieurs les doctrinaires: l'argent.

Ils ne font, d'ailleurs, que rester fidèle à leurs principes. Pour les doctrinaires, ayez du talent, du génie même, soyez honnête, sincère, convaincu, désintéressé, si vous n'avez pas d'argent, vous n'êtes qu'un vanu-pieds, un être sans le moindre mérite; mais soyez sot, inepte, immoral, méchant, hypocrite — et riche, vous êtes un homme remarquable, tous les chemins vous sont ouverts, et l'on vous proclamera un des grands hommes de l'époque.

Voilà la politique de ces gens-là. Cette politique, ils s'en servent partout, dans la vie privée comme dans la vie publique — aucune question n'est pour eux affaire de principe, c'est toujours affaire de gros sous!

CLAPETTE.

Je m'empresse de faire connaître à M. l'avocat C. K. que c'est par distraction que je l'ai salué l'autre jour au bureau des postes. Cet individu est prévenu que pour lui, hors la poste, il n'y aura pas de salut.

C.

## Variétés de Chasseurs.

L'innocent.

La plupart du temps, l'innocent est un homme mûr qui, sur le tard et après s'être enrichi dans la médecine, l'industrie, la charcuterie, ou à la Bourse, se dit « qu'il voudrait bien être chasseur lui aussi à son tour ».

L'innocent a du ventre, des lunettes, et la nature ne l'a pas taillé pour les exercices violents. Il peut être farci de bêtise ou pétri d'esprit, mais il doit avoir au moins quarante mille livres de rentes.

L'innocent, en effet, est ce gros monsieur que vous rencontrez les matins ou les soirs d'hiver dans les gares, un fusil de grand prix sur l'épaule, guêtré, botté, encombrant, et qui une fois par semaine, et moyennant trois ou quatre mille francs par an, va massacrer à bout portant des chevreuils et des faisans que de bruyants rabatteurs lui font lever dans les jambes.

L'innocent, ainsi que son nom l'indique, est comme chasseur tout au moins une âme simple, et il ne veut pas en faire accroire sur ses gens. Poussez-le un peu, et vous lui ferez avouer qu'il va chasser comme d'autres vont se promener. Affaire d'hygiène.

Contrairement au « fastueux » et à la plupart des autres variétés de chasseurs, l'innocent n'a aucun préjugé. Il tue un faisan posé, un lièvre au gîte, une bécasse au creu d'eau, — sans remords. L'idée de chercher le gibier ne lui vient jamais, et il entend qu'on le lui amène.

L'innocent n'a pas d'imagination et marche le moins possible. Il va son petit bonhomme de chemin, s'installe sur la lisière du bois, et de là, pacifiquement, fusille toutes les bêtes qui passent; il n'est pas ému, mais cela lui fait plaisir tout de même d'avoir « passé une bonne journée en plein air ».

L'innocent commence par tirer mal, arrive à tirer passablement, et quelquefois tire bien.

Le folâtre.

Moins riche que le fastueux, moins âgé que l'innocent, le folâtre ne chasse que par occasion.

Il aime la chasse moins pour elle-même que pour les accessoires.

Bon pied, bon œil, le folâtre ne prise rien tant qu'un bon déjeuner sur la coudrette ou à l'auberge. Il est galant avec la servante, lui dit: « friponne » ou « ma petite mère », et ne dédaigne pas de lui donner un coup de main, — en tout bien, tout honneur, quand il n'y a pas moyen de faire autrement. Possède des recettes, sait trosser un perdreau, faire des rôtis de bécasses, les omelettes au sang de lièvre, est souvent à la cuisine ou à l'office, et, à cause de cela, se fait mépriser des domestiques.

Une des spécialités du folâtre, c'est de raconter au dessert des histoires obscènes. Il en sait beaucoup et les dit bien. Quand on lui dit: « Mais nous la connaissons! le folâtre se déconcerte, se pique, reste piqué cinq petites minutes et recommence. Imité les principaux artistes et les animaux sauvages ou privés les plus connus, et soigne beaucoup son costume.

Dans les soirées d'ouverture, c'est lui qui organise toutes les farces, — les bonnes comme les autres. Il croit encore au jet d'eau lancé par le trou de la serrure, aux orties fourrées dans le lit de l'invité, etc.

Si, par aventure, le folâtre a la voix juste, il devient reutable, car il sait encore plus de chansons que d'histoires, et quand une fois il a commencé à chanter, on ne le fait pas taire.

Un grave défaut: Il fait des calembours. Une qualité sérieuse: il prête son couteau.

L'indifférent.

Chasse peu et bien. Chez lui, c'est affaire de principe. Par goût, il n'aurait pas été chasseur; mais, comme à l'ordinaire l'indifférent s'occupe de choses sérieuses, est professeur, magistrat, chimiste, homme d'Etat, on lui a facilement persuadé qu'il avait besoin d'exercice.

Il a dit: « C'est bien! » et tranquillement il s'est mis à se faire chasseur.

L'indifférent est presque toujours un travailleur. Il a eu des prix au grand concours, a réussi dans le monde, et, s'il n'est pas député ou sénateur, c'est que la politique ne lui plait pas.

Habitué à faire bien tout ce qu'il fait, l'indifférent apporte à la chasse ses facultés d'application.

N'ayant aucune passion, il mesure avec lucidité et justesse les difficultés de sa nouvelle tâche. Elles sont nombreuses, et cela ne l'effraie point. Il ne se presse pas, sait dire à vue d'œil et à un demi pas près, quand la pièce est ou n'est pas à portée, ajuste avec fermeté, ne pense pas à autre chose et ne s'occupe pas de la question de savoir si un autre chasseur « est passé là avant lui ».

L'indifférent un beau jour s'est dit: « Il faut réussir dans les choses qu'on entreprend. » Et il a réussi à la chasse comme ailleurs.

L'indifférent n'a pas et n'aura jamais le feu sacré, mais c'est presque toujours un tireur hors ligne.

Appartient de droit à l'espèce des bons maris que trompent les femmes qui ne sont pas bonnes.

Le Mélancolique.

Un chasseur d'un genre tout particulier: la passion l'a certainement touché, lui, mais cependant c'est moins la chasse même qu'il recherche que les nombreuses occasions de rêverie qu'elle lui procure.

Deux penchants l'ont fait chasseur: l'amour de la nature et celui de la solitude. Mais ce mélancolique-là n'est pas seulement un rêveur: il est aussi un bohème. Il aime à aller devant lui, longtemps, tout droit, sans but défini, et il lui plaît de savoir, par le menu, la figure que font le vent ou le soleil, ou les nuages, ou le ciel, à l'aube, à l'aurore, au midi, à la nuit.

Comme chasseur, il est plein de manies. Il bat jusqu'à la dernière motte certains champs et de même en évite certains autres. Il a des préférences bizarres et sera moins fier, par exemple, de tuer une caille dans une luzerne, que dans une éteule de blé, ou encore s'obstinera pendant des années à tenir chaque jour et infructueusement le même coin de terre, par cette raison que c'est là qu'il a fait, quand il était jeune, « son premier coup double ».

Le mélancolique professe un culte étroit pour les souvenirs, et à cause de cela il ne chasse guère que dans certaines contrées déterminées et où il a laissé quelque chose de lui-même. Il s'attendrit devant tel buis-

son, tel arbre, tel champ de pommes de terre. Quand il commence à vieillir, on le rencontre souvent, par la plaine, le regard inquiet et la paupière mouillée.

Le mélancolique est plein d'égards pour son chien et se reproche, jusqu'au bout, de faire du mal aux pauvres bêtes.

Avec les femmes, — capable de tout.

L'enragé.

L'enragé est une sorte d'animal dont l'espèce tend chaque jour à disparaître, ce qui est bien heureux.

On peut imaginer une aussi sotte bête; — plus sotte, — non!

L'enragé est jeune ou vieux. Tempérament nervosobileux; jambes de cerf, tête d'idiot. Je vous le dis, grâce au progrès de la civilisation, sous peu il n'en sera plus question, et l'on montrera ses débris en disant: « Voilà ce qui reste du vrai chasseur. »

L'enragé chasse au chien courant et au chien d'arrêt, mais il préfère de beaucoup le chien d'arrêt.

Et, de fait, l'enragé et son chien d'arrêt ne semblent faire qu'un. C'est à lui, en tout cas, qu'il réserve ses effusions les plus intimes, c'est à lui que son âme parle avec une liberté dont il serait vraiment difficile de donner une idée. Comment transcrire ces interrogations à la fois ineptes et tendres, ces appels paternels et fous? « Qu'est-ce qui est un vieux chien à son vieux maître? Qu'est-ce qui est un vieux coureur, un bon ami, un amour d'ami? Qu'est-ce qui est le plus beau? — C'est Toto, c'est mon vieux Toto, ma vieille fille, ma vieille folle, mon gros Toto, mon petit Toto, etc., etc. »

Et cela dure ainsi des heures, sans que la raison outragée se décide à foudroyer le propriétaire de « Toto ».

Mais ce n'est pas seulement par son discours à son chien que l'enragé se recommande au mépris public.

Envieux, méfiant, jaloux et sournois, l'enragé, pour tuer un perdreau de plus que son voisin, est, sachez-le bien, prêt à tous les forfaits. Il se lèvera avant l'aube, ne rentrera qu'à la nuit noire. Ardent, patient, alerte, infatigable, abruti, il marchera des journées entières de sillon en sillon, l'œil fixe, la respiration haletante, possédé par on ne sait quel démon stupide.

L'enragé ne réfléchit pas, n'aime pas, ne se marie pas, absorbe qu'il est par cette pensée unique: « L'homme qui a tué six bécasses est supérieur à l'homme qui en a tué cinq. »

L'enragé ne porte que la blouse bleue, la vieille blouse bleue, le vieux sarrau bleu, — et il persiste, en pleine tout au moins, à se servir du fusil à baguette, dont personne ne veut plus.

Peut être riche ou pauvre, mais possède généralement de deux à vingt mille livres de rente.

L'enragé chasse toujours seul, « n'admet pas » les chasses réservées et regrette les diligences.

LÉON BERNARD.

## BOITE AUX LETTRES

Liège, le 27 septembre 1883.

Monsieur le Rédacteur en chef du *Frondeur*,

Plusieurs de vos lecteurs seraient désireux de connaître le motif pour lequel notre sympathique, populaire, démocrate, gracieux et aimable échevin des Beaux-Arts, laisse la faculté, chaque année, au directeur du Théâtre Royal, de ne publier le tableau de la troupe que 6 à 8 semaines après tout ailleurs. Serait-ce pour lui faciliter le recrutement des... chutes?

Bien sincèrement,

Q. RIEUX!

Mon cher Q. Rieux, nous pensons que c'est surtout à la foire qu'est dû ce retard. Il y aurait assurément un moyen très simple de parer à cet inconvénient, c'est de faire la foire pendant le mois de septembre, mais soyez tranquille, le moyen est trop simple, ou ne s'en servira pas.

Un numéro CINQ centimes.

Pendant la saison théâtrale

Demandez à tous les marchands de journaux, dans les kiosques et aux portes des théâtres:

## LA LIBERTÉ

journal progressiste quotidien qui publie, tous les jours, un courrier des théâtres très complet et les PROGRAMMES DÉTAILLÉS DES SPECTACLES, y compris la distribution des rôles, ainsi que le font les journaux-programmes.

Un numéro: CINQ CENTIMES

ABONNEMENT: QUATRE FRANCS PAR TRIMESTRE.

A partir du 30 septembre commence la publication de *La Succession de Trioche et Cacolet*, grand roman de M. Lermine.

## Théâtre du Pavillon de Flore

Direction M. RUTH.

Bur. à 6 0/0 h.

Rid. à 6 1/2 h.

Dimanche 30 septembre 1883.

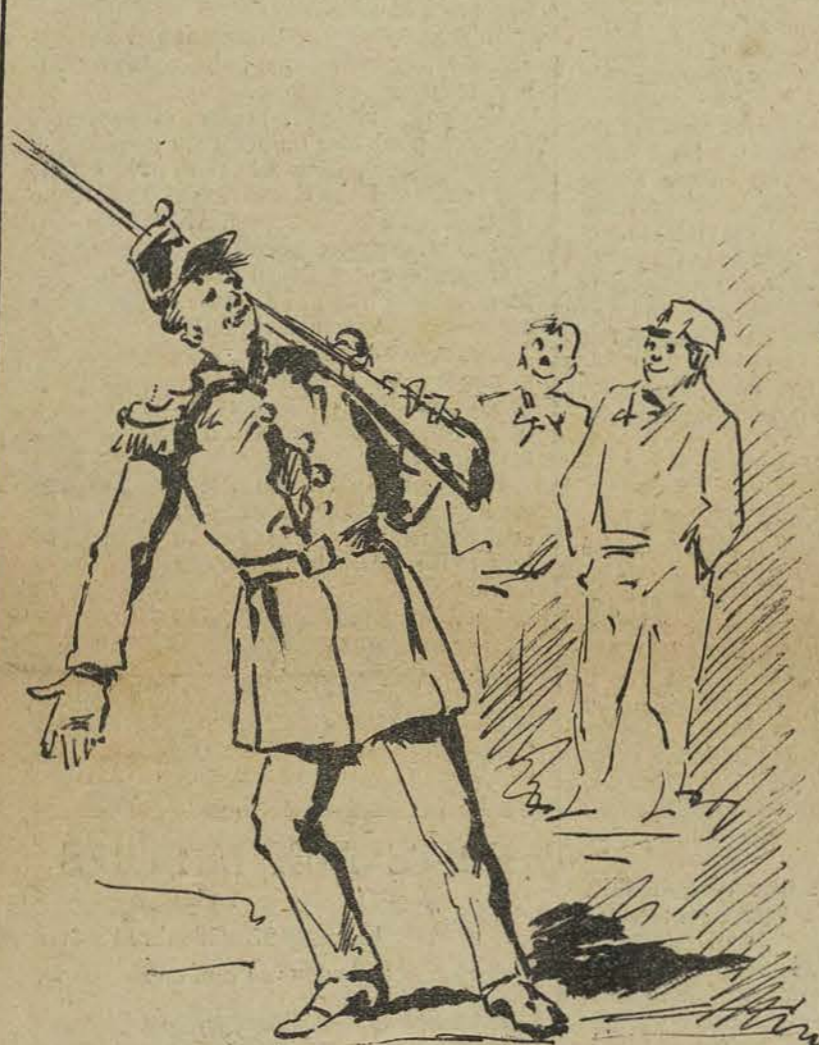
1<sup>re</sup> représentation de:

Jean le Cochon, grand drame en 5 actes et 7 tableaux.

Les Mousquetaires au Couvent, opé-comique en 3 actes.

Liège. — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Etuve, 42.

# A PROPOS DU TIR NATIONAL



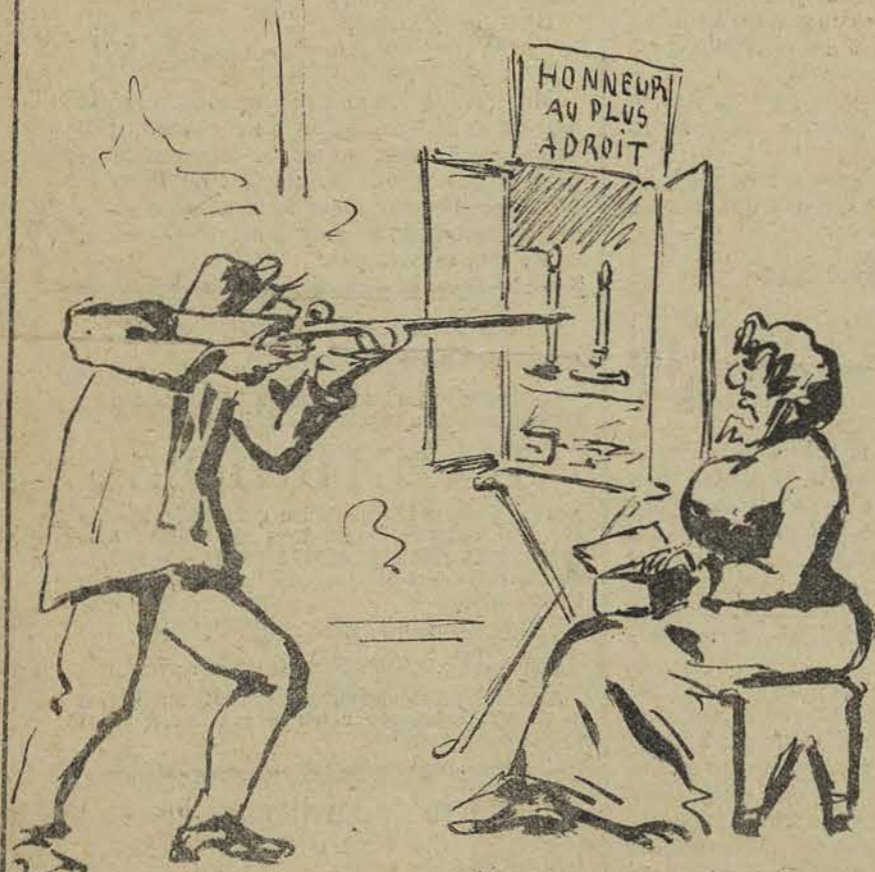
Un tireur qui a gagné la coupe... ou plutôt qui l'a vidée.



Si les artilleurs s'en mêlent ils auront bientôt une batterie... de cuisine.



Reception des tireurs revenant de Bruxelles... la plupart prennent leur coupon à ans. C'est ce qui s'appelle tirer... une carotte.



3 coups pour 10 centimes... on gagne un cigare d'honneur... véritable empuñados.



Tir aux pigeons s'entend admirablement pour les plumer.



De tous les tirs préfère le tire... bouchon.